

Acadie La douloureuse histoire des premiers Français sur le continent américain

Le 15 août, les habitants d'origine française de la province du Nouveau-Brunswick au Canada célèbrent le Tintamarre, fête commémorative d'un passé tragique.

En 1604, un groupe de colons quitte la France pour le Nouveau Monde et s'installe sur le continent nord-américain dans l'Acadie, une région entre deux colonies rivales : la Nouvelle-France et la Nouvelle-Angleterre. Un emplacement géographique qui a valu à l'Acadie d'être entraînée, malgré elle, dans des conflits militaires, et de changer plusieurs fois de main alors qu'elle est restée neutre dans ces luttes pour le contrôle du nouveau continent. En 1713, lors du traité d'Utrecht, la France doit céder, avec d'autres territoires, l'Acadie à l'Angleterre. Mais les habitants des campagnes restent farouchement français et refusent de prêter serment d'allégeance.

Le « grand dérangement »

En 1754, lors d'une nouvelle guerre entre la France et l'Angleterre, les Anglais, craignant l'intervention contre eux des

Acadiens, décident de régler enfin le « problème acadien ». Débuté alors, en 1755, la déportation de ces colons français qui avaient voulu garder farouchement leurs racines. Ce qui est ressenti par les Acadiens comme un véritable génocide a duré plusieurs années, jusqu'au traité de Paris en 1763. La population, entre 8000 et 10 000 Acadiens, a été déportée vers d'autres colonies anglaises, emprisonnée à Londres, débarquée au gré des arrêts des navires. Les familles ont été séparées. Seule une partie a réussi à se cacher dans les bois du Nouveau Brunswick. Dépossédés de leurs terres fertiles et de leurs possessions, en exil ou en fuite, les Acadiens ont dû chercher une nouvelle terre d'accueil. Certains se sont installés en Bretagne et dans le Poitou, à Saint-Pierre-et-Miquelon et en Guyane, d'autres en Louisiane (les Cajuns) ou encore au Canada. Après de longues migrations, une partie des survivants est revenue au Nouveau-Brunswick pour coloniser des rives isolées aux terres pauvres et reconquérir, bien plus tard, leur fierté nationale. Le « grand dérangement », comme les Acadiens appellent ces sombres années de leur histoire, n'a pas réussi à enrayer la survivance de leurs traditions françaises.

Un dossier d'Ursula Laurent



L'Acadie en 1751.

Le grand tintamarre à Caraquet

Tous les cinq ans, un congrès mondial organisé par la Société nationale de l'Acadie, rassemble les Acadiens du monde entier. Cette année, il a lieu dans le Nouveau Brunswick, au Canada.



Une large offre en bleu-blanc-rouge est proposée dans les boutiques pour être aux couleurs de la fête nationale. Photos U.L.

lors des premières retrouvailles seules une dizaine de familles participaient, ils sont actuellement quelque 80 familles (dont chacune compte 2000 membres !) à se retrouver, à assister aux festivités, aux conférences, à discuter généalogie et histoire, à visiter et découvrir leur terre d'origine, leurs grandes familles.

Point culminant du congrès, le grand tintamarre à Caraquet le 15 août, jour de la fête nationale acadienne.

Se faire entendre

La blessure du « grand dérangement » est toujours vive dans la mémoire acadienne. La renaissance de leur communauté a été longue et douloureuse. À la place des terres fertiles qu'ils cultivaient au début du XVII^e siècle, les revenants de-

vaient se contenter de terres ingrates. La plupart ne savaient ni lire ni écrire et leur fierté était brisée. Ce sont les religieux catholiques qui les poussent à aller de l'avant et les Acadiens français finissent par élire leurs premiers députés, à se choisir un hymne national en latin (les paroles françaises ne viennent qu'en 1994 !), un drapeau. Le drapeau, un tricolore étoilé, est devenu le symbole le plus populaire de l'Acadie

200 ans après le début du « grand dérangement », c'est encore un religieux, Mgr Robichaud, qui demande aux Acadiens de manifester bruyamment leur présence le jour de leur fête nationale. Depuis, chaque 15 août à 18 h, les cloches des églises sonnent à toute volée et à 17 h 55, tous les Acadiens sont dans la rue avec

des couvercles, des casseroles, des instruments fantaisistes pour crier au monde entier, et aux Anglais en particulier, qu'ils sont toujours là. Après une heure d'un cortège haut en couleurs (les familles mettent des costumes en accord avec leurs surnoms) et extrêmement bruyant, la fête continue avec des concerts. Même dans les plus petits villages, la tradition est respectée. Et signe que l'époque de la rivalité est révolue, les anglophones participent avec beaucoup d'enthousiasme à cette fête bleu-blanc-rouge.

Avec une belle opiniâtreté, les Acadiens font revivre leurs traditions, se battent pour être reconnus.

Retrouver la dignité

Mais il a fallu attendre 1960 pour la reconnaissance de leurs droits linguistiques par l'État canadien et 1963 pour l'ouverture de la première université de langue française. Avant, pour étudier et réussir dans la société, il fallait parler anglais. Même dans des entreprises au personnel 100 % francophone, les directives étaient rédigées en anglais. Les anciens se souviennent de leur combat sans relâche pour sortir de la pauvreté, de retrouver leur dignité, d'affirmer sans honte leur identité.

Depuis les années 60, en même temps que sa reconnaissance linguistique, l'Acadie connaît également un essor économique et culturel.

Fiers des racines françaises



Même les phares sont tricolores.

Ne dites jamais à un Acadien qu'il a un drôle d'accent ou qu'il est Québécois. « Je suis un Français qui a appris l'anglais, je suis Acadien et fier de l'être », sera la riposte indignée.

Les Acadiens éprouvent un amour attachant à leurs origines françaises qu'ils cultivent avec une fierté émouvante.

Le drapeau acadien (bleu-blanc-rouge avec une étoile jaune, l'étoile de Notre-Dame de l'assomption) flotte partout. Des balustrades de balcon sont tricolores, même des casiers à homards et des phares arborent fièrement les couleurs de l'Acadie française. Lors de fêtes, il n'est pas rare de voir les gens porter des vêtements tricolores sans parler des casquettes et épingles de revers (non, nous ne disons pas « pin's » !).

Les Acadiens français sont également des défenseurs ardents de notre langue, bannissant fa-

rouchement tout anglicisme. Même le mot « stop » sur les panneaux routiers est traduit en « arrêt ». Attention toutefois aux « pièges » que le français acadien nous réserve : ne vous avisez pas à vouloir montrer des photos de vos « gosses », en français acadien ce terme désigne les « bijoux de famille » masculins. Par contre, ne vous offusquez pas si l'on vous invite à « turlutter » et à vous « branler » : cela signifie tout simplement chanter et se balancer dans un fauteuil à bascule.

Les Acadiens qui vivent dans la province du Nouveau Brunswick s'estiment particulièrement heureux : « Comme c'est la seule province canadienne bilingue, nous vivons vraiment à la française avec les écoles françaises, les banques, l'administration... »



Les gens affichent fièrement leur identité culturelle.